

## ANNEXE I - Les Religions [anti-]positives : les Cultes révolutionnaires et le Catéchisme Positiviste d'Auguste Comte.

### I. LES CULTES REVOLUTIONNAIRES

Le *culte de la Raison* des « Hébertistes athées » (automne 1793 - printemps 1794) puis le *culte de l'Être Suprême* des Montagnards théistes (printemps 1794 - été 1794) sont, en France, un ensemble d'événements et de fêtes civiques et religieuses. Le *théophilanthropisme*, une émanation du culte de l'Être Suprême, est apparu en 1796 et a été interdit en 1803.

Ces cultes furent des éléments de la déchristianisation qui a accompagné la Révolution française, et ils eurent leur apogée pendant la Terreur, avec le «culte de l'Être suprême». Philosophiquement, le culte de la Raison et celui de l'Être suprême procèdent des Lumières : le *culte de la Raison* procède de l'athéisme et du naturalisme de Denis Diderot, dont s'inspirait Jacques-René Hébert, tandis que le culte de l'Être Suprême procède du théisme/déisme de Voltaire et de Rousseau, dont s'inspirait Robespierre. Ces cultes se voulaient une expression des idéaux des Lumières : liberté (d'expression, de pensée, etc.), égalité. On peut rapprocher ces cultes d'un jacobinisme radical, surtout dans le cas du culte de l'Être suprême.

**Hannah Arendt**, dans le chapitre V de son *Essai sur la révolution*, rapproche ce culte d'une recherche d'un absolu légitimant la Loi. Elle le nomme « Grand Législateur Universel ». En effet, à la suite de l'échec de l'instauration d'une constitution remplissant le même rôle que la Constitution américaine, il fallait trouver un absolu qui soit une « sanction transcendante dans le domaine politique». Il s'agit donc pour elle d'un héritage de l'absolutisme français.

**LE CULTE (ATHEE) DE LA RAISON** – Plusieurs églises furent transformées en *temples de la Raison*, notamment l'église Saint-Paul-Saint-Louis dans le Marais. Le « culte » s'est manifesté en 1793 et 1794 (an II et III) par des cortèges carnavalesques, des dépouillements d'églises, des cérémonies iconoclastes, des cérémonies aux martyrs, etc. Le culte de la Raison a commencé à se développer particulièrement à Lyon et dans le Centre, où il était organisé par des représentants en mission souvent proches de l'hébertisme. Le mouvement se radicalisa en arrivant à Paris avec la fête de la Liberté à la cathédrale Notre-Dame le 10 novembre 1793, organisé par Pierre-Gaspard Chaumette. Le culte était célébré par une beauté figurant la déesse de la Raison. Joseph Fouché (dans la Nièvre et en Côte-d'Or) et Chaumette (à Paris) furent parmi les instigateurs de ces événements, avec les hébertistes. Les églises parisiennes furent fermées le 24 novembre 1793 par la commune de Paris, la liberté des cultes étant toujours théoriquement garantie par la Convention. Les régions les plus touchées ont été la Bourgogne et les départements de l'actuelle région Centre, le bassin parisien, la région lyonnaise, le Nord, et le nord du Languedoc. L'Est, le grand Ouest, l'Aquitaine (sauf le Lot-et-Garonne) ont été relativement épargnés. La carte comporte certaines affinités avec la carte des prêtres assermentés de 1791 (Timothy Tackett).

**LE CULTE (THEISTE) DE L'ÊTRE SUPREME** – Robespierre avait vivement attaqué les tendances athées et la politique de déchristianisation des ultra-révolutionnaires (hébertistes), qui avaient institué le culte de la Raison fin 1793. Il leur opposa une religion naturelle – reconnaissance de l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme – et un culte rationnel (institution des fêtes consacrées aux vertus civiques) dont le but était, selon lui, « de développer le civisme et la morale républicaine ».

Le culte de l'Être suprême se traduisait par une série de fêtes civiques, destinées à réunir périodiquement les citoyens et à « refonder » la Cité autour de l'idée divine, mais surtout à promouvoir des valeurs sociales et abstraites comme l'Amitié, la Fraternité, le Genre humain, l'Enfance, la Jeunesse ou le Bonheur. La fraternité et le genre humain n'avaient sur un point au moins rien d'abstrait : l'abolition de l'esclavage des Noirs en février 1794 par la Convention et qui se traduisit dans les semaines et les mois qui suivirent (jusqu'en thermidor an II) par l'envoi d'adresses de félicitations, d'annonce de fêtes civiques et l'arrestation de colons blancs, intrigant contre le décret émancipateur. Un décret du 18 floréal an II (7 mai 1794), adopté par la Convention montagnarde sur un rapport de Robespierre (Comité de salut public), instituait donc un calendrier de fêtes républicaines marquant les valeurs dont se réclamait la République et se substituant aux fêtes catholiques : à l'Être suprême & à la Nature ; au genre humain ; au peuple français ; aux bienfaiteurs de l'humanité ; aux martyrs de la liberté ; à la liberté & à l'égalité ; à la République ; à la liberté du monde ; à l'amour de la patrie ; à la haine des tyrans & des traîtres ; à la vérité ; à la justice ; à la pudeur ; à la gloire & à l'immortalité ; à l'amitié ; à la frugalité ; au courage ; à la bonne foi ; à l'héroïsme ; au désintéressement ; au stoïcisme ; à l'amour ; à la foi conjugale ; à l'amour paternel ; à la tendresse maternelle ; à la piété filiale ; à l'enfance ; à la jeunesse ; à l'âge viril ; à la vieillesse ; au malheur ; à l'agriculture ; à l'industrie ; à nos aïeux ; à la postérité ; au bonheur. La « fête de l'Être suprême », célébrée le 20 prairial an II (8 juin 1794), est, pour quelques heures, la manifestation de cette unanimité mystique, morale et civique que Robespierre envisage pour l'avenir comme condition de la paix et du bonheur. [Wikipedia]

### II. LE CATECHISME POSITIVISTE D'AUGUSTE COMTE

(Sur le texte T264, extrait de *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie* (1912))

La perspective « sociologique » de Durkheim – qui se propose de trouver l'essence même de la Religion en général – ce qui est « primitivement » religieux – grâce à une analyse des religions *primitives* dans le sens de « hommes primitifs » s'expose à une objection immédiate, qui est bien prise en compte par Durkheim

« Mais cette proposition ne va pas sans soulever de vives objections. On trouve étrange que, pour arriver à connaître l'humanité présente, il faille commencer par s'en détourner pour se transporter aux débuts de l'histoire. Cette manière de procéder apparaît comme particulièrement paradoxale dans la question qui nous occupe. Les religions passent, en effet, pour avoir une valeur et une dignité inégales ; on dit généralement qu'elles ne contiennent pas toutes la même part de vérité. Il semble donc qu'on ne puisse comparer les formes les plus hautes de la pensée religieuse aux plus basses sans rabaisser les premières au niveau des secondes » [E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, 1912]

Nous comprenons bien cette objection : de même (ainsi que Kant le fait en T7) nous n'allons pas chercher les vérités « primitives » de la Géométrie (celles « qui n'ont besoin d'aucune démonstration ») chez les Egyptiens, les Incas ou les Babyloniens... mais bien chez les Grecs, car nous sommes *scientifiquement* convaincus que les *sciences* qui se sont succédées dans l'histoire « ont une valeur et une dignité inégales », de même nous n'irons pas chercher les « vérités primitives » (« essentielles et permanentes ») de la Religion chez les peuples *moins* évolués ! Durkheim toutefois – et avec lui l'ensemble des « sciences sociales » du XXe siècle, qu'il a contribué à fonder – n'accepte pas cette objection. Il faut bien écouter sa réponse, car elle nous témoigne parfaitement de l'époque – la nôtre – où la « science positive » et ses postulats ont acquis la primauté absolue toute autre source de vérité.

Il est bien vrai, admet Durkheim, que l'« ethnographie religieuse » ne doit pas être le déguisement pseudo-scientifique d'une « machine de guerre contre la religion » ([3]) ... mais la formulation même de ce qu'il appelle le « postulat essentiel de la sociologie » ([4]) concernant les religions en général – soient elles « primitives » ou « supérieures » car « mentalement » plus « complexes » et « élevées » – montre clairement que pour le sociologue « positif » la vérité sur la religion n'appartient pas à la religion même, mais à la science qui y dirige son attention.

En effet, cette science **postule** ce qui suit.

(1) La religion n'est pas que mensonge, car autrement elle ne pourrait pas durer. *Toutes* les religions, donc, « tiennent au réel et l'expriment » [4].

(2) Le « réel » auquel touche toute religion en tant que telle est exprimé par des « symboles » [4].

(3) Les symboles religieux, pourtant, ne manifestent pas directement la vérité dont il nous parle : s'il l'exprime, en même temps il la *cache* : « Sous le symbole, il faut savoir atteindre la réalité qu'il figure et qui lui donne sa signification véritable ». Prenons par exemple ces deux textes, extraits des religions positives hindouiste et chrétienne (T258 [A] *Je suis le Sacrifice...* et [B] *Je suis le Chemin...*). Il s'agit d'une suite d'affirmations très explicites, et qui ne sont pas présentées comme des métaphores « sous » lesquelles se cache un sens à découvrir. « Ceux qui m'adorent sont en moi, et je suis en eux », « Demeurez en moi, et je demeurerai en vous » disent *ouvertement* Krisna et le Christ. La conviction inébranlable du scientifique positif Durkheim est pourtant que la vérité qu'elles expriment *n'est pas* dans ce qui est dit, c'est-à-dire l'union réciproque – verticale – entre Dieu et l'homme.

(4) Selon la *science positive des religions positives*, la vérité « cachée sous » ces images n'est en réalité ni divine ni céleste, mais « traduit quelque besoin humain, quelque aspect de la vie soit individuelle soit sociale » [4]

(5) En conséquence « c'est affaire » non pas à la religion sous examen, mais bien à la science qui l'analyse d'en dévoiler la *vraie* vérité... même si la religion en question nous répète sans cesse que ce qu'elle dit n'est pas qu'un « symbole », mais la manifestation *directe* la vérité (« Je suis la vérité... »).

(6) En tant que systèmes de croyances purement *symboliques*, toutes les religions positives s'équivalent, car toutes sont « vraies à leur façon » : aucune différence hiérarchique, donc, entre les « postulats » [les croyances] des aborigènes d'Australie et ceux des chrétiens d'Europe ou des hindous d'Asie. En revanche, la seule et unique « façon » – la méthode – pour dévoiler la vérité *non* « purement symbolique » qui les unifie toutes, est celle de la Science Positive.

En synthèse, aussi « tolérante » et non antireligieuse qu'elle soit, la « sociologie » de Durkheim se base sur le postulat que la religion n'a aucune vérité autonome à nous communiquer – Dieu, le Ciel, les saints etc. n'étant que des purs symboles de quelque chose d'autre – car toute vérité la concernant est (A) immanente aux hommes et (B) par définition le patrimoine exclusif de la science positive qui s'en occupe.

Ce postulat *réductionniste* fonde la totalité des « sciences de l'homme » du XXe siècle, comme nous l'avons déjà vu dans le cas de la « *métapsychologie* » de Freud (*Inconscient* §4) qui considère les vérités religieuses comme rien d'autre que des *projections* du psychique individuel dans un monde suprasensible purement illusoire. Durkheim fait de même, en choisissant toutefois la *société* plutôt que l'individu comme source (et vérité ultime) de ces mêmes illusions projectives.

Dans sa perspective, donc, la religion n'est que l'image qu'une *société* se donne *d'elle-même*, la seule fonction de la Religion étant celle de « relier » *horizontalement* entre eux les membres de la collectivité qui la pratiquent.

« Une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites. Croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent. »

Toute religion a un début, une propulsion initiale dans ce que Durkheim appelle les moments « d'effervescence collective », qui se produisent lorsque la totalité d'un groupe se rassemble « dans une même pensée et dans une même action » (souvenons-nous relogo/religo) :

« Une fois les individus rassemblés il se dégage de leur rapprochement une sorte d'électricité qui les transporte vite à un degré extraordinaire d'exaltation »

Cette énergie propulsive est par Durkheim appelée « mana » [la *manne* qui descend du ciel dans la Bible, le « manas » des hindous, « manitous » des indiens d'Amérique...] et il faut que la société d'où elle émane en prenne conscience. Pour cette raison, le mana est projeté sur un objet matériel :

« La force religieuse n'est que le sentiment que la collectivité inspire à ses membres, mais *projeté* hors des consciences qui l'éprouvent, et objectivité. Pour s'objectiver, il se fixe sur un objet qui devient ainsi sacré. »

En somme une « religion » n'est que l'objectivation du processus par lequel une société prend conscience de soi et de sa propre unité, et cette unité – **ceci est à bien fixer !** – est strictement « terrestre » – horizontale – et *immanente* : elle n'est ni *transcendante*, ni *transcendantale* : sur la verticale de l'homme il n'y a ni un Dieu *transcendant*, ni un Sujet *transcendantal*, mais seulement la « société », horizontalement immanente à elle-même.

Durkheim *réinterprète* donc *sociologiquement* la théorie kantienne de l'origine des « catégories » : il critique l'idée que les « formes pures » de l'esprit humain soient présentes dans l'homme *a priori*, avant que toute société ne puisse, sur leur base, prendre corps. Au contraire, les formes de l'humain dépendent uniquement des cultures qui les créent :

« Non seulement c'est la société qui les a instituées, mais ce sont des aspects différents de l'être social qui leur servent de contenu : la catégorie de genre a commencé par être indistincte du concept de groupe humain ; c'est le rythme de la vie sociale qui est à la base de la catégorie de temps ; c'est l'espace occupé par la société qui a fourni la matière de la catégorie d'espace ; c'est la force collective qui a été le prototype du concept de force efficace, élément essentiel de la catégorie de causalité »

La conséquence en est que la Société Humaine devient chez Durkheim une entité aussi « céleste » et objective que le Monde des Idées de Platon :

« Mais si ce sont, avant tout, des représentations collectives, ils ajoutent, à ce que peut nous apprendre notre expérience personnelle, tout ce que la collectivité a accumulé de sagesse et de science au cours des siècles. Penser par concepts, ce n'est pas simplement voir le réel par le côté le plus général ; c'est projeter sur la sensation une lumière qui l'éclaire, la pénètre et la transforme. Concevoir une chose, c'est en même temps qu'en mieux appréhender les éléments essentiels, la situer dans un ensemble ; car chaque civilisation a son système organisé de concepts qui la caractérise. En face de ce système de notions, l'esprit individuel est dans la même situation que le nous de Platon en face du monde des Idées. Il s'efforce de se les assimiler, car il en a besoin pour pouvoir commercer avec ses semblables ».